

A vertical photograph of a forest scene. In the foreground, a stream flows through a dense forest. The water is dark and reflects the surrounding trees and sky. The banks of the stream are covered in thick, vibrant green moss. Several large, moss-covered tree trunks are visible, some leaning over the water. The background shows a dense forest of tall, thin trees, their branches reaching upwards. The overall atmosphere is serene and natural.

ÉRIC PESSAN

DANS

LA

FORÊT

DE

HOKKAIDO

Le livre

Je me suis réveillée en hurlant.

Jamais de ma vie je n'avais poussé un tel cri, jamais.

J'ai coupé court aux questions de mes parents qui ont déboulé dans ma chambre. D'instinct, j'ai su que ce rêve serait un secret.

Mais il était là, parfaitement gravé dans ma mémoire.

J'étais un petit garçon.

J'étais dans la forêt de Hokkaido.

J'étais seul.

J'étais perdu, pire que perdu.

J'étais abandonné.

Et si ce n'était pas un rêve? Et s'il y avait un lien entre Julie et le petit garçon qui erre sur une île japonaise à plus de 10 000 kilomètres de là?

L'auteur

Adolescent, [Éric Pessan](#) aimait beaucoup lire. C'est alors qu'il a commencé, tout naturellement, à écrire ses propres histoires. L'un ne va pas sans l'autre : celui qui aime le foot a envie de shooter dans un ballon, celui qui aime le rock a envie de s'emparer d'une guitare. Un jour, bien plus tard, un éditeur s'est intéressé à ses textes. De la même façon qu'il était un lecteur curieux, il est devenu un écrivain curieux : la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés mêle plusieurs genres, romans pour adultes et romans pour la jeunesse, nouvelles, pièces de théâtre, poésies, textes écrits en compagnie d'artistes ou de photographes, recueils de croquis.

La littérature est un bonheur qu'il partage aussi en animant, ça et là, des ateliers d'écriture.

ÉRIC PESSAN

DANS

LA

FORÊT

DE

HOKKAIDO

Médium +

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Le monde a des dents,
et quand l'envie le prend de mordre il ne s'en prive pas.*

Stephen King

*Tout ce que nous voyons ou croyons
N'est qu'un rêve à l'intérieur d'un rêve*

Edgar Allan Poe

J'ai poussé un long cri,
très long,
un cri terrible qui n'en finissait plus de jaillir de ma
gorge,
de monter de mon ventre,
de naître de ma peur,
un cri qui charriait la douleur,
la terreur et l'incompréhension,
un cri d'impuissance aussi,
comme un appel au secours,
comme quelque chose qui se casse et qui ne pourra
pas se réparer.

Jamais de ma vie je n'ai poussé un tel cri, jamais.
Aucune tristesse, aucune blessure, aucune peine ne
m'avait conduite aussi loin dans la souffrance. Je crois bien
que si je n'avais pas crié j'aurais explosé. Ce que le cri
a expulsé de moi était trop lourd pour que je le garde,
cela m'aurait écrasé le cœur, compressé les organes, cela
m'aurait étouffée.

J'ai hurlé, hurlé, et quand la porte de ma chambre s'est
ouverte d'un coup, j'étais assise dans mon lit, la couette
rejetée, et je criais obstinément dans le noir.

Ma mère m'a prise dans ses bras, *Julie*, elle disait, *Julie*. Elle répétait mon prénom sans parvenir à assembler une phrase. La lumière s'est allumée, mon père est entré, suivi de mon frère, l'un comme l'autre tirés du lit, ne portant qu'un caleçon. Je les ai regardés sans trop comprendre ce qu'ils faisaient là. *Ça va, Poids plume?* a demandé mon frère. Je déteste quand il m'appelle comme ça. J'ai eu envie de le traiter d'abruti et j'ai réalisé que j'avais rêvé.

Le cri était né dans mon rêve.

Il y a eu un grand moment de silence, ma mère a de nouveau chuchoté *Julie* tout près de mon oreille, je sentais la chaleur enveloppante de ses bras. Mon père et mon frère se tenaient immobiles, un air mi-préoccupé, mi-idiot sur le visage, et j'ai éclaté de rire.

Au lieu de rassurer tout le monde, mon rire a provoqué une explosion de protestations : mon frère a décrété que je me foutais du monde, mon père a poussé un long soupir et ma mère m'a lâchée tout de suite.

Un rêve, j'ai expliqué, j'ai fait un rêve, ou plutôt un cauchemar, c'est ce qui m'a réveillée en sursaut.

C'est en parlant que j'ai réalisé combien j'étais essoufflée, mon cœur battait trop vite et fort dans ma poitrine, je me sentais épuisée comme après une longue course. Ce grand crétin de Thomas m'a fait remarquer que nous étions samedi matin et qu'il était à peine 7 h 30, qu'il avait prévu de dormir parce qu'il passe le bac dans un mois, qu'il a besoin de sommeil et que ce ne sont pas des manières de hurler comme ça, même si on rêve qu'on est

poursuivi par un type avec un masque de hockey brandissant un grand couteau.

Quand il a eu fini sa tirade, il est reparti se coucher. Je suis restée seule avec mes parents qui voulaient savoir si j'allais bien et si je me souvenais de mon rêve. Ma mère a touché mon front et l'a jugé un peu chaud. Je les ai rassurés comme j'ai pu, je voyais bien qu'une alarme s'était enclenchée dans leurs regards. Dès que j'ai de la fièvre ou qu'il se passe une chose qui sort de l'ordinaire, ils repensent à ce que – dans la mythologie de la famille – on appelle *le jour où j'ai failli mourir*. J'avais trois ans, j'avais fait une crise de convulsions, j'avais cessé de respirer une poignée de très longues secondes, serrée dans les bras de mon père. Il paraît que j'étais devenue toute noire de visage et bleue des lèvres. J'ai beau n'avoir aucun souvenir de cet épisode, je sais qu'il traverse l'esprit de mes parents dès que je vais mal. Tout va bien, j'ai fini par dire, en reprenant mon souffle, *ce n'était rien qu'un mauvais rêve*. Et pour couper court aux questions, j'ai menti en ajoutant que j'avais totalement oublié ce qui m'avait fait crier dans mon sommeil.

Quand ils m'ont enfin laissée, j'ai éteint la lumière, je me suis allongée, j'ai attendu que les battements de mon cœur s'apaisent et j'ai repensé à mon rêve.

Il était là.

Parfaitement gravé dans ma mémoire.

Dans les moindres détails.

Et je ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu le raconter

à mes parents. Je ne comprends pour pourquoi j'ai su
d'instinct que ce rêve serait un secret.

J'étais un petit garçon.

J'étais perdu.

J'étais dans la forêt de Hokkaido.

J'étais seul.

Totalement,

absolument,

terriblement,

seul,

perdu,

pire que perdu :

abandonné.

Dans l'obscurité, je regarde les poussières danser entre les rayons lumineux des stores. La fenêtre de ma chambre ouvre vers l'est où le jour se lève. L'appartement a beau n'être qu'au troisième étage, le soleil l'éclabousse de lumière, à condition que la matinée soit belle et le ciel dégagé. Je ne ferme jamais entièrement mes stores, cela forme des rangées de pointillés entre chaque lame de plastique, la lumière peut entrer, quadriller l'espace, et des escarbilles imprécises flottent, s'éclairent un instant, disparaissent, réapparaissent dans un autre rayon plus bas. Certains matins, quand j'ai du temps, je regarde ce ballet pendant des heures. Je n'imagine rien de précis, pas de station spatiale ni de météorites dans les vents solaires, ça me suffit de savoir qu'il s'agit de poussières minuscules glissant de faisceau en faisceau, c'est beau, c'est simple.

La banalité de ce que je vois est rassurante, je m'y perds encore un peu, je sais bien que je gagne du temps, je repousse le moment où je vais repenser au rêve du petit garçon, et puis je cède, j'ai envie de le retrouver, même s'il me fait peur.

Je marche sur le bord d'une longue route goudronnée, les arbres agitent leurs feuilles loin au-dessus de ma tête,

je suis un garçon, je le sais sans le déduire d'aucun indice. Dans le rêve, il est naturel que je sois un garçon. Bien que mes jambes tremblent et que mon cœur se serre, je marche et – au loin – une voiture s'éloigne. Je sais qu'à l'intérieur se trouvent mon père, ma mère et ma grande sœur.

Je sais qu'ils viennent de m'abandonner.

Je sais qu'ils ont décidé de me laisser là, au bord de la route, comme un chien dont on se débarrasse avant de partir en vacances.

Ces choses-là sont évidentes. Ces savoirs font partie du rêve aussi bien que l'ombre profonde de la route. Les hautes branches des arbres plantés à gauche comme à droite de l'asphalte se rejoignent pour s'entremêler et tresser une voûte masquant partiellement le ciel. La route semble percée dans un tunnel végétal. La lumière tombe au travers des feuilles, elle ressemble à celle qui se glisse entre les lames de mon store : elle est diffractée, morcelée, elle dessine des signes que personne n'est capable de lire, des messages secrets que la nature s'adresse à elle-même.

J'ai dans mon ventre un inextricable nœud de colère, de terreur et de chagrin, d'émotions contradictoires qui s'entortillent et se tordent comme des serpents.

De la cuisine me parviennent les voix étouffées de mes parents, ma mère était déjà levée et mon père ne s'est pas recouché. Dans le rêve, j'entendais décroître le bruit du moteur de la voiture, et le silence s'installait. Le faux

silence de la forêt composé de mille bruits inquiétants ou banals : le vent dans les branches, des craquements, des choses qui tombent et roulent au sol, des bourdonnements, des vrombissements, le chant des oiseaux ; et des courses invisibles, des mouvements dans les broussailles, des reptations, des affûts, des cris, des feulements. Le silence de la forêt est un vacarme feutré, tendu, qui naît de la joie des aigles autant que de la mastication des chenilles, du balancement des feuilles, comme de la brusque détente d'un prédateur vers la gorge d'une proie.

Je suis un petit garçon,
j'ai peur,
je sens mes larmes monter,
je ne veux pas pleurer,
la brûlure au coin de chaque œil devient insupportable,
et je pleure, je pleure si fort que la route se brouille,
que je perds l'instant où la voiture disparaît dans un virage
lointain, tout au bout de la longue ligne droite où j'ai
espéré de tout cœur qu'elle ralentisse, s'arrête, et que ma
mère en descende pour me dire de vite venir la rejoindre.

Je suis perdu,
totalement et irrémédiablement perdu.

Repenser au rêve m'oblige à lutter contre les larmes, une boule d'angoisse obstrue ma gorge, j'ai les mains gelées, je les glisse sous mes fesses pour les réchauffer. C'est absurde, il fait beau dehors, je le vois au bombardement de lumière qui transperce mes stores,

ce n'est qu'un rêve,

je me dis pour me rassurer,

et aussitôt, je revois la scène, si nette, si précise : les arbres hauts, les montagnes visibles au loin dans les trouées des branchages, la route déserte maintenant, la certitude que je vais mourir de faim, de froid, de soif, ou qu'une bête sauvage va venir m'enlever, ou pire qu'une bête sauvage : une créature cruelle et surnaturelle, un démon ou un diable, va s'emparer de moi, m'emporter dans sa tanière, me dévorer vif ou faire de moi son esclave.

Et dans ma tête il y a une pensée épouvantable contre laquelle je lutte, parce que si je la laisse s'installer, elle va briser ma raison, elle va faire exploser mon cœur et je vais mourir d'un seul coup. Je préfère encore qu'un esprit mal-faisant vienne me prendre que d'affronter cette pensée-là.

Mes parents m'ont volontairement abandonné au bord de la route.

Aucun enfant ne peut survivre à cette pensée, il peut continuer à marcher comme je le fais maintenant, il peut pleurer, il peut se retourner dans l'espoir de voir arriver une voiture, il peut donner des coups de pied dans les cailloux et les branches mortes tombées au sol. De colère, il peut arracher un arbuste et le réduire en morceaux quitte à se blesser les mains ; mais, s'il pense trop fort à l'abandon, quelque chose se brise en lui, quelque chose vole en mille éclats coupants qui ne pourront jamais jamais jamais se réassembler.

Le rêve est bientôt fini, bientôt le petit garçon que je suis devenue va hurler, et le cri percera la membrane du sommeil pour jaillir de mes lèvres et ameuter toute ma famille.

Il reste une dernière chose étrange, une chose absurde et inquiétante que je n'arrive pas à comprendre.

Kamikakushi, je pense. C'est le mot qui m'est venu à l'esprit quand j'ai songé qu'un diable pouvait venir m'attraper. Et je sais qu'il signifie littéralement *caché par les dieux* et que l'on emploie ce mot-là au Japon pour désigner une personne qui disparaît sans laisser de traces.

J'ai des expressions et des phrases en japonais plein la tête. Je ne connais pas cette langue, je ne l'ai jamais apprise, je ne connais personne qui parle le japonais. Ce que je sais de ce pays se limite aux mangas que je lisais plus jeune – des romances sentimentales qui me font un peu honte maintenant – et aux films de Miyazaki. Un

Totoro plusieurs fois recousu posté au pied de mon lit peut en témoigner. J'ai beau grandir, il n'a pas quitté ma chambre depuis que je l'ai reçu pour mes quatre ans. Plus jeune, mon frère le volait pour me faire enrager, au début je riais en lui demandant où il avait bien pu le cacher, mais l'émotion l'emportait, je finissais par trépigner de colère et nos parents étaient obligés de s'en mêler.

Un bruit me fait sursauter, je suis terriblement tendue, les battements de mon cœur ont beau s'être calmés, l'oppression provoquée par le sentiment d'abandon ne me quitte pas. De l'autre côté de la cloison, Thomas bouge ; mon frère ne s'est pas rendormi.

J'allume la lumière, prends un cahier, un stylo et me glisse de nouveau sous ma couette. Sur une page, je note phonétiquement *Kamikakushi*, je note aussi *Hokkaido*, ce que je crois être le nom de la forêt où mon rêve m'a conduite. Je vérifierai sur Internet. Je ne sais pas pourquoi je ne le fais pas tout de suite. Sans doute ai-je peur que ces mots signifient vraiment quelque chose, que tout cela ne soit pas un simple cauchemar.

Parce que, au fond de moi, j'ai la certitude irrationnelle que ce rêve n'est pas un rêve ordinaire.

Je le sais.

Ce rêve n'est pas un rêve.

Je profite d'être seule pour prendre mon Totoro et m'enrouler en boule dans le lit avec lui. Ce n'est pas ce que l'on fait quand on a quinze ans, je m'en fiche, je me

recouvre entièrement de ma couette, je me love dans la tiédeur protectrice, je respire les odeurs de mon corps, l'air devient chaud et lourd, Totoro pue la poussière et le vieux, je demeure comme ça jusqu'à ce que je ne puisse presque plus respirer. J'ai besoin de chaleur, mes mains et mes pieds se réchauffent lentement. C'est comme si le rêve avait aspiré une partie de ma force vitale. Ma température corporelle me paraît bien plus basse qu'à l'ordinaire.

J'ai besoin de me sentir protégée. J'ai beau savoir qui je suis et où je suis, une partie de moi demeure un petit garçon japonais caché par les dieux.

Forcément, les mots existent. Wikipédia m'apprend que Hokkaido n'est pas le nom d'une forêt mais celui de la plus septentrionale des quatre îles principales qui forment l'archipel du Japon. Elle est glacée l'hiver, fraîche et sèche l'été, entourée d'une mer qui gèle régulièrement le long des côtes du nord, soumise à l'influence des vents venus de Sibérie. Elle est peu peuplée, montagneuse, agricole et touristique, très belle si j'en juge par les photos que je fais défiler sur Internet, elle possède plusieurs parcs nationaux, on y célèbre un festival de sculptures géantes sur glace, elle abrite de nombreuses espèces sauvages et tout particulièrement des ours.

J'aurais préféré que le moteur de recherche affiche une page d'erreur. 40 900 000 résultats en 0,45 minute, c'est beaucoup trop pour moi, une boule d'angoisse se forme aussitôt dans ma gorge. Je n'ai pas le temps de chercher comment on dit *disparu* en japonais, Thomas m'arrache la tablette des mains, va se jeter dans un fauteuil du salon pour lire ou regarder je ne sais quoi et relève la tête vers moi.

Ça va ? il me demande, décontenancé. Il s'attendait à ce que je proteste. Je le foudroie du regard en silence jusqu'à ce qu'il baisse les yeux, et je repars dans ma chambre.

Thomas a beau avoir trois ans de plus que moi, il ne fait pas le poids : à la bataille du regard, je l'emporte toujours.

Le mot *kamikakushi* existe, j'en suis certaine. Le ciel demeure gris et chargé, j'ai relevé mon store, je regarde l'alignement des voitures sur le parking, je laisse les messages s'accumuler sur mon téléphone, j'ai encore besoin d'un peu de calme et de silence avant d'affronter l'agitation ordinaire d'un samedi.

Jamais un rêve n'a été aussi réel, jamais les branches des arbres n'ont comporté autant de feuilles, jamais les nuances de vert n'ont été aussi nombreuses, jamais la fraîcheur n'a été aussi mordante. Dans un rêve, les choses sont faites d'un seul bloc. On a froid et le froid est un tout, pas un engourdissement progressif des mains, une humidité qui saisit le visage, qui traverse les chaussures trop légères, qui mord les pieds avant de geler les orteils puis de paralyser les mollets.

Dans un rêve, le sol ne s'accorde pas à la perfection avec la sensation de froid, il n'est pas rendu spongieux par la récente fonte des neiges, il n'a pas cette consistance précise, molle et moussue, qui colle aux semelles et alourdit chaque pas. Je ne me souviens d'aucun rêve où les mouches me tournaient autour avec une obstination irritante en même temps que j'entendais le bruit de leur vol mêlé à des centaines de sonorités superposées.

Dans un rêve, je ne sais pas si l'angoisse est aussi précise. J'ai le souvenir de grandes terreurs éprouvées lors de

cauchemars, je me souviens de ce que je ressentais lorsque je me retrouvais seule dans une ville labyrinthique où personne ne comprenait le français, je me souviens lorsque je me trompais de classe ou de collègue et que je me retrouvais face à des élèves inconnus, interrogée par un professeur que je n'avais jamais vu sur une leçon que je n'avais pas apprise.

C'étaient des rêves. Désagréables, pénibles, mais de simples rêves où la peur massive emportait toutes les pensées d'un coup. Alors que dans la forêt de Hokkaido j'ai ressenti la patiente infusion de la terreur : le tremblement des muscles de mes jambes, l'angoisse comprimant ma gorge, la lutte contre les larmes qui rougissaient mes paupières, et les tourbillons de pensées contradictoires qui finirent par me comprimer le ventre et la poitrine.

Dans un rêve, je ne pense pas tant de choses en même temps, je ne me récite pas que *ce n'est pas possible,*

qu'ils vont revenir,

qu'ils vont s'arrêter et faire demi-tour,

tout en me disant *qu'ils m'abandonnent à tout jamais,*

qu'ils ne m'aiment pas,

qu'ils préfèrent que je sois mort,

que mon père, ma mère et ma sœur me détestent.

Trois SMS d'Elliot patientent dans la messagerie de mon téléphone. Presque un record. Il n'est pas du genre à insister, Elliot, pas plus qu'il n'est bavard. J'avais prévu d'aller faire quelques révisions chez lui pour le brevet

cette après-midi. Ce n'est pas que je travaille mieux lorsqu'on est ensemble, c'est juste que le temps passe plus vite et que les révisions sont moins pénibles. Elliot est en seconde. Je fais croire à mes parents qu'il m'aide en maths, mon point faible, mais je ne suis pas sûre qu'il ait le niveau de troisième. Heureusement que ses notes dans les autres matières compensent, il est à peine capable d'effectuer une addition avec une calculatrice.

Elliot a beau être habitué à ce que je lui raconte des trucs bizarres, je n'arrive pas à lui répondre. Je sais qu'il est sans jugement et qu'il peut croire à des choses qui feraient sourire pas mal de gens, mais c'est encore trop tôt pour parler du rêve. À lui comme à mes parents.

Mon frère, en premier, s'inquiète. Avec sa délicatesse habituelle, il trouve que j'ai une tête à faire peur. Une mine horrible. Une face de déterrée avec des yeux de zombie. Le ton mélodramatique avec lequel il prononce cette phrase arrête le temps l'espace de trois ou quatre secondes. Ma mère, qui s'apprête à partir au marché, se fige, un panier à la main. Mon père, qui regarde la porte du micro-ondes en attendant que son café soit réchauffé, lève les yeux vers moi.

Une seconde.

Deux secondes.

Personne ne bouge.

Trois.

Quatre.

Le micro-ondes sonne et la vie reprend son cours.

Julie, demande mon père, *tu vas bien ?* Comme je sais qu'il est sans doute déjà en retard, je réponds *Oui, je vais très bien*. Il hésite, boit son café, se brûle, continue tout de même, embrasse maman et file. Il ne prend jamais l'ascenseur. La porte refermée, on l'entend courir dans les escaliers et sauter les deux dernières marches de chaque palier. Depuis qu'il est élu au conseil municipal, papa se

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Plus haut que les oiseaux
La plus grande peur de ma vie

Collection MÉDIUM+

Et les lumières dansaient dans le ciel
Les Étrangers (avec Olivier de Solminihac)
Aussi loin que possible
L'Homme qui voulait rentrer chez lui
Tenir debout dans la nuit

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition *Médium+ Poche*
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : août 2017

ISBN 978-2-211-31151-9